

mon ressentiment, j'ai compromis ton avenir. A ton tour, Fabien, pardonne-moi.

Il se leva de table, vint à moi, et m'entoura de ses bras.

— Non, mon oncle, vous n'avez rien compromis, et je n'ai rien à vous pardonner.

— Tu ne prendrais pas l'étude si je te l'offrais encore ?

— Non, mon oncle.

— Bien vrai !

— Bien vrai.

M. Mouillard se redressa, épanoui.

— Ah ! tant mieux, mon garçon, tu me tires d'un grand ennui.

Il essuya du coin de sa serviette deux larmes nées en temps de guerre et qui continuaient à couler en temps de paix.

— Si mademoiselle Jeanne, avec toutes ses autres perfections, t'apporte la fortune, Fabien, si ton avenir assuré...

— Mon cher monsieur Mouillard, interrompit l'académicien avec une satisfaction mal voilée, mes collègues me prétendent riche. Ils me calomnient. Les travaux de numismatique n'enrichissent pas. M. Fabien, qui a pris des renseignements à ce sujet, pourra vous le démontrer. Non, je possède seulement cette honnête aisance qui ne permet pas de tout avoir, mais qui ne laisse manquer de rien.

— "Aurea mediocritas," — s'écria mon oncle; enchanté de la citation ; — ah ! monsieur !... cet Horace !

— N'est-ce pas ? Je disais donc que nous avons le pain assuré. Ce n'est pas une raison pour que mon gendre végète dans un repos qu'à mon âge je ne me crois pas encore le droit de prendre.

— Très bien.